

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Samuel Cantin, Cyril Doisneau, Caroline Allard et Francis Desharnais

François Cloutier

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82054ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, F. (2016). Review of [Samuel Cantin, Cyril Doisneau, Caroline Allard et Francis Desharnais]. *Lettres québécoises*, (161), 56–57.

☆☆☆☆ ½

SAMUEL CANTIN

Whitehorse. Première partie

Montréal, Pow Pow, 2015, 216 p., 24,95 \$.

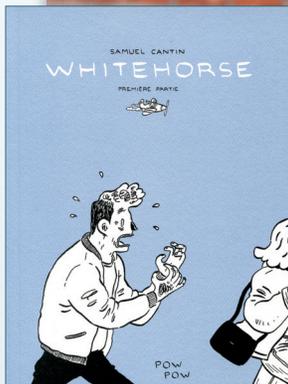
Changement de ton

Le plaisir et le choc ressentis à la lecture du deuxième album de Samuel Cantin, *Vil et misérable*, me sont restés longtemps en mémoire. Cet ouvrage, d'un style graphique et surtout d'un ton d'une rare originalité, m'avait complètement séduit. Affirmer que mes attentes étaient hautes pour un prochain album serait un euphémisme.

Disons-le d'emblée, je n'ai pas été déçu. Et la principale raison repose sur l'habileté dont Cantin a fait preuve, dans sa manière de changer de registre, à la fois dans la tonalité et dans le propos. L'univers éclaté de *Phobies des moments seuls* et celui encore plus déjanté de *Vil et misérable* se transforment en quelque chose de plus réaliste, sans perdre la verve ni l'ingéniosité qui faisaient le charme des autres romans graphiques de l'auteur. On se retrouve devant un ouvrage plus achevé, qui n'hésite pas à fouiller, avec humour et esprit, l'âme de ses personnages.

Quand tout va mal

Le prologue de l'album commence de bien mauvaise façon pour Henri. Le pauvre apprend de la bouche d'un singulier médecin qu'il souffre d'une très rare maladie : l'une de ses jambes rétrécit, alors que l'autre allonge. Qui plus est, le même phénomène se produit avec ses bras. Le jeune homme est abasourdi d'entendre de telles nouvelles. Sans réellement prendre le temps d'encaisser le tout, les premiers mots qui lui viendront seront « Whitehorse. Je dois aller à Whitehorse ». À la planche suivante, le lecteur fait un retour en arrière de deux mois, alors que Laura, l'amoureuse d'Henri, se hâte de quitter leur appartement pour se rendre à une audition. Jeune comédienne, elle rêve de faire ses preuves et, surtout, de clore le bec à sa sœur, qui elle a réussi sa carrière d'orthopédiste en clinique privée. Henri tente de retenir près de lui sa Laura, surtout quand il apprend qu'elle s'apprête à aller dîner avec Sylvain Pastrami, réalisateur de l'heure, dont le dernier film a été projeté à Cannes. Henri est outré qu'elle considère même travailler avec « ce rustre », qui ignorait, au grand scandale de notre héros, qui était Groucho Marx. Il va même jusqu'à remettre en question l'intégrité morale de sa copine, en lui rappelant cette phrase : « Que ferait Kafka ? » (« What would Kafka do » dans le texte). Henri est persuadé que Laura va le tromper avec Pastrami. Il tente par tous les moyens de la convaincre de ne pas aller le rejoindre. S'abandonnant au désespoir, il poussera l'audace jusqu'à la demander en mariage en pleine rue. Après avoir lu les scénarios improbables et farfelus qui se forment dans la tête d'Henri, une fois Laura montée dans l'autobus, le lecteur comprendra davantage la frustration qui habite le pauvre garçon lorsqu'il apprend que sa copine a décroché le rôle. Comme si cette souffrance était incomplète, tous les deux se retrouvent dans une fête donnée par Pastrami lui-même. Henri s'acclimate plutôt mal à cette faune de gens branchés qui n'en a jamais assez d'entendre les théories du réalisateur sur l'amaroli (cette cure de santé au cours de laquelle il faut boire son urine au moins trois fois par jour). Il les déteste et les méprise, presque tous. Il réussit finalement à s'échapper de cet enfer, avec sa Laura, mais ses problèmes sont loin d'être terminés.



SAMUEL CANTIN

Misanthrope, mais humain

Avec un récit moins éclaté et une tonalité plus réaliste que ce à quoi il nous a habitués, Samuel Cantin aurait très bien pu verser dans « l'ordinaire ». Or, il n'en est rien. Graphiquement, le dessinateur a pris de l'assurance, et son trait ne s'en trouve nullement dénaturé, mais les cases sont plus détaillées et les personnages plus expressifs. Les traits que prend le visage d'Henri rendent ce garçon névrosé un peu plus sympathique. La façon de dessiner les mouvements des personnages et leurs actions est habile, on a le sentiment « qu'il se passe quelque chose ».

Le lecteur aura le plus grand des plaisirs à découvrir les dialogues et les envolées quasi lyriques du personnage principal. La complexité de sa personnalité et sa difficulté à se sentir à sa place dans le monde sont présentées parfois drôlement, parfois dans des situations de malaise au cœur desquelles il plonge avec la plus grande des facilités. Son comportement à la fête donnée par Sylvain Pastrami, alors que tout le monde se pâme littéralement d'admiration pour chacun des mots prononcés par le réalisateur, illustre à la fois sa jalousie, son arrogance et sa grande vulnérabilité.

Il me tarde de savoir ce qui adviendra du « documentaire dans le documentaire » que va tourner Pastrami avec Laura mais, surtout, comment Henri vivra ces épreuves qui s'accumulent. Vivement le deuxième tome !

lettres québécoises REVUE fondée en 1976

La revue de l'actualité littéraire

La seule revue **ENTIÈREMENT** consacrée à la **LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.**

Roman
Traduction
POLAR
RÉCIT
Nouvelle
POÉSIE
Études littéraires
CONTE
Actualité

Abonnement papier et électronique : www.lettresquebécoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

Supportez notre revue en abonnant un ami !

Conseil des Arts et des lettres du Québec
Conseil des Arts et des lettres du Canada
Conseil Canadien for the Arts

CYRIL DOISNEAU

31 jours de tournage

Montréal, La Pastèque, 2015, 72 p., 19,95 \$.

Coulisses illustrées

Comme vous le savez sûrement, le personnage de Paul a abandonné temporairement, à la fin de l'été 2015, ses cases et ses planches pour un écran de cinéma. La maison d'édition La Pastèque a demandé à Cyril Doisneau de documenter le tournage en se servant du médium original : la bande dessinée.

À ma connaissance, l'expérience n'avait jamais été tentée au Québec. En France, Joan Sfarr avait publié ses carnets personnels alors qu'il réalisait le film *Gainsbourg, vie héroïque*, mais il s'agissait davantage de dessins disparates que d'une véritable trame narrative. L'album de Cyril Doisneau tient donc lieu de « making-of » du long métrage. Le résultat, quoique inégal dans l'intérêt qu'il suscite, s'avère tout de même une belle réussite.

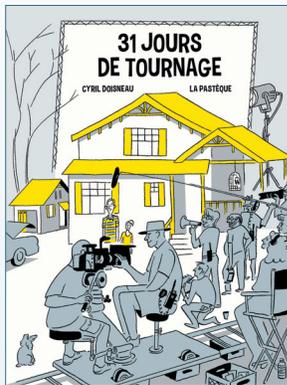


CYRIL DOISNEAU

L'art du détail

L'album s'ouvre sur une toute petite case en plein milieu de la planche qui illustre un plan que le spectateur verra dans le film. En tournant la page, sur deux planches complètes, Doisneau dessine l'envers du décor de cette case, en prenant soin de nommer tous les artisans du plateau. La grande qualité de cet album réside beaucoup dans les anecdotes de tournage et les petits secrets « arrangés avec le gars des vues » que partage le dessinateur. Je pense ici aux éternuements à répétition de Julie Lebreton qui font dérailler les prises; à l'incapacité de François Létourneau de dessiner alors qu'il joue le rôle de Paul, graphiste et dessinateur dans le film; au type responsable de produire de la fausse pluie, qui souhaite que la vraie ne se mêle pas de la partie; au perchiste qui semble parler à son micro alors qu'en fait il communique avec le technicien qui reçoit le son; et, bien sûr, à la médiocre qualité du café sur le plateau.

Cyril Doisneau nous apprend comment dessiner Paul, en rappelant avec quelle force la simplicité du trait de Michel Rabagliati parvient à générer des émotions chez ses lecteurs. Même si l'album ne traite pas réellement de lui, le personnage de Paul reste présent dans notre esprit et il en vient à nous manquer.



Un peu court

Entre les planches découpées de façon plus traditionnelle, c'est-à-dire avec des cases, le dessinateur se permet quelques fantaisies, comme ces croquis de certains membres de l'équipe utilisant leurs téléphones intelligents. Ces dessins sont sympathiques, sans plus. Les dernières planches, quant à elles, se démarquent des autres, par leurs couleurs, bien sûr (l'album étant en noir et blanc), mais surtout par la finesse du trait et le choix des sujets représentés. Chaque planche contient un ou deux dessins. Ils flottent sans cadre et représentent divers artisans du film ou certaines scènes. Toutefois, Cyril Doisneau dessine ces moments en nous montrant encore une fois l'envers du décor. On y apercevra, par exemple, l'équipe technique filmant une scène de repas. L'album aurait pu compter d'autres planches de ce genre, car elles le complètent finement.

☆☆☆

CAROLINE ALLARD ET FRANCIS DESHARNAIS

Les chroniques d'une fille indigne 2

Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2015, 168 p., 15,95 \$ (papier), 9,99 \$ (numérique).

Elle est de retour

Après la publication d'un premier tome qui avait réjoui les lecteurs et le chroniqueur que je suis, Caroline Allard et Francis Desharnais nous ramènent la sympathique, et ô combien divertissante, Lalie. La charmante petite fille n'a perdu ni son sens de la répartie ni son humour.



Caroline Allard n'a jamais eu peur de faire dans le politiquement incorrect dans ses œuvres précédentes, que ce soit dans *Les chroniques d'une mère indigne* ou dans la bande dessinée *Pour en finir avec le sexe*. Nous pouvons affirmer la même chose pour Burquette, le personnage inventé par Francis Desharnais. La rencontre de ces deux auteurs a fait des flammèches dans le premier tome. La recette fonctionne encore une fois ici, même si certains gags donnent l'impression qu'on étire la sauce.

Un peu trop scatologique

Cette chère Lalie, qui doit avoir sept ou huit ans, n'a pas la langue devant sa poche. Alors qu'elle est attablée avec ses parents et sa grande sœur, elle déclare : « Bientôt, je vais être assez grande pour habiter seule... je me demande où vous allez déménager. » Cet humour légèrement grinçant se répète au fil des planches, qui conservent pour la majorité d'entre elles la structure classique du « comic strip » à quatre cases. L'arrivée de la nouvelle meilleure amie de Lalie, Danaée, permet aux auteurs d'explorer les aléas des relations d'amitié, ce qui change de l'univers uniquement familial dans lequel leur personnage était plongé. Néanmoins, les auteurs tombent trop souvent dans le scatologique. Je suis le premier à rire de bon cœur de ce genre d'humour, mais après le cinquième gag de cette trempe, la drôlerie s'estompée. En somme, la petite fille que Caroline Allard et Francis Desharnais ont créée est si attachante et vive que l'agacement que j'ai ressenti s'est estompé au fil de ma lecture. Souhaitons tout de même un troisième tome un peu plus « spirituel ».